

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Portraits Nos pères

Martine Audet

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, M. (2001). Portraits : nos pères. *Liberté*, 43(1), 80–84.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

*le ciel se recharge
à mesure*

*visibles
les chiens fument encore*

Portraits : nos pères

Martine Audet

la menace infecte un bras de roses

autour du poignet
à la naissance des feuilles et des épines
une quantité de temps
devient une phrase
puis une autre

tu touches les avions du ciel
les rouges
les plus abandonnés

aux côtés de la nuit
ton vêtement est un poids mort

je renverse la tête

les roues de l'orage tournent
sur elles-mêmes

tu poses la question
de ceux qui se détournent

la lumière vide ses réponses
sur le sol

sans bonté

sans rien faire disparaître

à une très grande distance
des expériences nouvelles
disent souvent la même chose

mieux éclairée
ma langue colle au métal froid
du ciel

tu te lèves pour contrarier la faim
ou la clarté du pain

j'atteins la moitié du jour
en changeant l'heure

comment dire la pluie
qui ne se décide pas à tomber

les mots en savent plus
que nous

le vent me mange
par le dedans

avec précaution
je m'approche de la fenêtre
un instant percée
pour entendre

des fleurs
quelques fruits
dépassent l'air

une ombre parfaite quitte ton corps

aux mêmes choses
tu parles sans rien éprouver

dans l'ordre des choses
les mots arrivent bien avant moi

tu aspires jusqu'au cœur
les contenus chaotiques

comme les branches
comme les morts
tu souffres
et tu vis

de quel soleil
es-tu donc ?

ô donne-moi ta question

pour manger

pour dormir

*souvent la mer saute entre les arbres
(c'est ce que je croyais
que tu disais)
et le jour bondit
– l'animal –
sans atteindre personne*